

Klaus Oschema

(Ruprecht-Karls-Universität, Heidelberg)

Clientèles – la perspective médiéviste¹

« Le mot “clientèle” est d’usage courant chez les historiens médiévistes », écrivait en 2002 Thierry Dutour dans l’entrée du *Dictionnaire du Moyen Âge* qui correspond à notre sujet. Et il poursuivait : « Cela s’explique par l’importance des liens de dépendance entre les hommes dans les sociétés médiévales et par l’influence des réflexions des historiens modernistes, chez lesquels la définition des clientèles a fait l’objet de débats². »

Malgré cette présentation à la fois optimiste et critique de la notion qui est au centre de notre débat, il semble que la pratique de la recherche en histoire médiévale nous offre une image beaucoup plus problématique. En fait, cette brève citation paraît sinon paradoxale, du moins ambivalente. Dutour souligne lui-même au début de son article que le concept de « clientèle »

¹ Ce texte constitue en quelque sorte un « dialogue à une voix », les réflexions qu’il présente ayant fait l’objet d’une communication lors d’un colloque organisé par Nicolas Offenstadt et Michel Offerlé sur « Histoire médiévale et sciences politiques. Rencontres et non-rencontres » (Paris, École normale supérieure, site de Jourdan, 18 septembre 2008). À cette occasion, j’ai pu développer mes idées en dialogue avec Remi Lefèvre (Université de Reims). La présente publication provisoire ne reprend, pour des raisons pratiques, que ma part de cette intervention « en tandem », qui est donc à compléter par la perspective des « sciences politiques ». Elle ne prétend d’ailleurs pas à une discussion exhaustive du sujet – bien au contraire, elle se considère comme une invitation à un débat qui reste encore à mener. Je tiens à remercier les participants à la journée d’études pour leurs commentaires, tout particulièrement Claude Gauvard et Alessandro Stella, ainsi que mes collègues Maud Simon (Paris) et Isabelle Deflers (Heidelberg) pour la correction de mes faiblesses dans l’écriture du texte en langue française.

² Thierry Dutour, « Clientèle », *Dictionnaire du Moyen Âge*, Claude Gauvard, Alain de Libera et Michel Zink (dir.), Paris, PUF, 2002, pp. 302-303, ici 302.

était inconnu au Moyen Âge – la relation personnelle entre un patron et un client qui fournit la base de tout un système sociopolitique est d’abord une spécificité de l’Antiquité romaine. Dans la perception consciente des acteurs, elle a été entièrement remplacée par d’autres concepts après la chute de l’Empire romain dans l’Ouest. Si personne ne se considérait donc comme patron ou client, peut-on utiliser le concept de « clientèle » comme instrument heuristique afin de décrire des sociétés médiévales ? La question mérite d’être discutée.

Le deuxième aspect que l’on relèvera dans l’article cité est l’influence non pas des spécialistes dans le domaine des formes et des mécanismes de la création des tissus sociaux, donc des sociologues, des politistes, etc., mais des historiens modernistes « chez lesquels la définition des clientèles a fait l’objet de débats ». Le constat de l’auteur semble tout à fait pertinent, y compris si l’on regarde le monde d’outre-Rhin, dont il ne cite malheureusement aucun ouvrage dans ses références bibliographiques. Au cours des dernières années, de nombreuses études se sont inspirées de la recherche pionnière de Wolfgang Reinhard sur le népotisme romain autour de 1600³. Le travail de Reinhard a en effet rencontré un énorme écho, mais qui relève, au moins en partie, d’un malentendu. La plupart des auteurs qui font référence à son livre sur les « amis et les créatures » s’en servent comme d’une analyse exemplaire des « réseaux sociaux ». Rien ne pourrait être plus injuste envers le concept proposé par Reinhard, qui a bien choisi sa notion centrale : il n’envisageait pas une « analyse de réseaux », une *Netzwerkanalyse*, mais s’intéressait en réalité davantage aux mécanismes qui gouvernent l’interaction sociale, et qui déterminent donc le comportement et les choix des individus. Ainsi Reinhard s’est-il focalisé sur la dimension des processus sociaux et sur leurs résultats, la *Verflechtung*. La notion est difficile à traduire, le mot « enlacement » ne restituant pas la dimension active et dynamique de l’expression allemande. Quoi qu’il en soit : on peut facilement identifier un piège discursif produisant des malentendus au sein même d’une seule discipline, sans avoir besoin pour cela d’un dialogue avec les « sciences sociales ».

Je présenterai tout d’abord une brève esquisse de la fortune des « clientèles » dans la recherche en histoire médiévale, esquisse qui me semble nécessaire à la compréhension des enjeux idéologiques d’un développement méthodologique. Dans une deuxième partie, je tenterai d’identifier quatre aspects particulièrement problématiques qui restent, à mon avis, à discuter de manière beaucoup plus intense que cela n’a été fait jusqu’à présent.

³ Wolfgang Reinhard, *Freunde und Kreaturen. “Verflechtung” als Konzept zur Erforschung historischer Führungsschichten. Römische Oligarchie um 1600* (Schriften der Philosophischen Fachbereiche der Universität Augsburg, 14), Munich, Vögel, 1979. Il ne s’agit ici en fait que de la première partie de la thèse d’habilitation de W. Reinhard, *Papsfinanz und Nepotismus unter Paul V. (1605-1621). Studien und Quellen zur Struktur und zu quantitativen Aspekten des päpstlichen Herrschaftssystems* (Päpste und Papsttum, 6), Stuttgart, Hiersemann, 1974.

L'utilisation d'un concept anachronique ? Une rencontre en plusieurs étapes...

Revenons à la question de l'introduction du concept de « clientèle » dans le domaine de la recherche médiévistique. Le constat fondamental a déjà été fait : la clientèle ayant été inconnue des hommes du Moyen Âge, peut-elle nous servir à aborder, à analyser et à décrire leurs sociétés et cultures ? La question est à la fois moins et beaucoup plus originale qu'il n'y paraît. Je me concentrerai ici sur le monde germanophone, où la recherche en histoire médiévale s'est longtemps focalisée sur (on pourrait même dire a été obsédée par) l'« État ».

Sur ce point, il semble donc que la tradition allemande se distingue profondément de la française : là où les Français ont eu *grossost modo* tendance à identifier l'État avec le gouvernement royal⁴, les Allemands des XIX^e et XX^e siècles ont cherché à « écrire » l'État allemand médiéval afin de l'instrumentaliser pour légitimer la naissance d'un État-nation allemand dans leur monde contemporain. Ainsi un grand nombre de médiévistes allemands se sont-ils employés à cerner des structures étatiques dans un monde qui ne connaît pratiquement ni Constitution écrite, ni institutions politiques et étatiques formellement institutionnalisées⁵.

Dans une certaine mesure, la totalité des études devenues « classiques » était donc condamnée à rester insuffisante, du moins de notre point de vue actuel. Leur problème fut l'utilisation d'un modèle inadéquat, problème dû en partie à l'absence d'un dialogue fertile avec les sciences sociales naissantes autour de 1900. Si les médiévistes avaient choisi de se référer aux ethnologues et aux sociologues plutôt qu'aux juristes, la situation aurait pu évoluer plus tôt. Mais il fallut attendre l'année 1933 et son atmosphère politique pour changer la vision du monde des chercheurs.

Dans une conférence prononcée cette année-là, Theodor Mayer introduisit la notion de *Personenverbandsstaat*, qui permet de mettre l'accent sur l'importance de relations moins formalisées entre les acteurs sociopolitiques du monde médiéval, sans pour autant abolir le

⁴ Voir, par exemple, le bref aperçu de Bernard Guenée, « L'histoire de l'État en France à la fin du Moyen Âge vue par les historiens français depuis cent ans », in *Politique et histoire au Moyen Âge. Recueil d'articles sur l'histoire politique et l'historiographie médiévale (1956-1981)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1981, pp. 3-32 [*Revue historique* 472 (1964), pp. 331-360], et les autres contributions réunies dans ce même volume.

⁵ Ce constat concerne bien évidemment la notion classique d'institution, qui peut être contrastée avec des approches plus récentes. Voir la définition, citée par Remy Lefèvre dans « Les défis méthodologiques de la sociologie historique des rôles politiques. Le cas du maire socialiste à Roubaix », de Jacques Lagroye (*Sociologie politique*, Paris, Presses de Sciences Po & Dalloz, 1997, pp. 151-171) : « Le problème méthodologique faisait l'objet de longs débats dans la recherche médiéviste allemande. Si Gerd Althoff a caractérisé la royaute de la dynastie ottonienne comme «pouvoir royal sans État» (*Die Ottonen. Königsherrschaft ohne Staat*, Stuttgart, Kohlhammer, 2000), la question ne semble aucunement tranchée. » Voir aussi les contributions à Stuart Airlie, Walter Pohl et Helmut Reimitz (dir.), *Staat im frühen Mittelalter* (Forschungen zur Geschichte des Mittelalters, 11), Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006. Pour une esquisse de l'état de la discussion, voir Hans-Werner Goetz, *Europa im frühen Mittelalter, 500-1050* (Handbuch der Geschichte Europas, 2), Stuttgart, Eugen Ullmer, 2003, pp. 284-289.

concept d'« État »⁶. Cette innovation a marqué un premier pas vers l'analyse modernisée notamment des périodes situées entre le VI^e et le XII^e siècle, c'est-à-dire avant le succès de la réception du droit romain et l'influence que celui-ci exerça sur l'organisation étatique.

Cette période, que l'on peut considérer comme l'époque « classique » de la médiévistique en Allemagne (cela concerne plus précisément le IX^e-XII^e siècle), fut désormais approchée sous l'angle de la recherche prosopographique, recherche qui se développa après la guerre à Fribourg-en-Brisgau et à Münster et qui vise à rassembler le plus de données possibles sur des individus identifiables afin de révéler, dans une deuxième étape, les relations qui lient ces derniers entre eux et, ainsi, identifier des groupes et les règles qui les unissent. On saisit bien le bouleversement qu'impliqua ce modèle : d'une méthode qui postulait l'existence d'un État afin d'y « insérer » ensuite les individus, on passait à une pratique qui visait à identifier la construction d'une « superstructure » étatique d'en bas.

J'insiste sur ce développement, parce que la genèse de la nouvelle perspective sur le Moyen Âge – une perspective à la fois moderne et, semble-t-il, plus adéquate – nous aide à saisir les enjeux idéologiques de la modification d'un paradigme scientifique : afin de concilier l'accent mis sur les relations personnelles avec la nécessité d'aboutir à une structure étatique qui les réunit, on avait besoin d'un moyen interprétatif permettant d'insérer les individus dans une structure globale. Dans les années 1930, le modèle se référait implicitement à l'idéal politique contemporain d'un « homme fort » capable de réunir les hommes dans son domaine, le lien entre eux étant la foi dans des structures vassaliques, garantie par l'« amitié » et l'« amour » qui formaient le socle de la célèbre « fidélité germanique »⁷. Ces deux concepts fondamentaux n'étaient pas inconnus en France. Marc Bloch avait lui aussi souligné l'importance de l'« amitié » dans son ouvrage sur la « société féodale » en 1939⁸. Mais les conséquences qu'il tirait d'un concept quasi omniprésent dans les sources médiévales différaient profondément de

⁶ Theodor Mayer, « Die Ausbildung der Grundlagen des modernen deutschen Staates im hohen Mittelalter », *Historische Zeitschrift* 159 (1939), pp. 457-487 ; *Geschichtliche Grundlagen der deutschen Verfassung. Festrede gehalten bei der Reichsgründungsfeier am 18. Januar 1933* (Schriften der hessischen Hochschulen, Universität Gießen 1933/1), Gießen, 1933. Voir Klaus van Eickels, *Vom inszenierten Konsens zum systematisierten Konflikt. Die englisch-französischen Beziehungen und ihre Wahrnehmung an der Wende vom Hoch- zum Spätmittelalter* (Mittelalter-Forschungen, 10), Stuttgart, Thorbecke Verlag, 2002, p. 19, note 13, et Gerd Althoff, *Verwandte, Freunde und Getreue. Zum politischen Stellenwert der Gruppenbindungen im früheren Mittelalter*, Darmstadt, WBG, 1990, pp. 5-9.

⁷ Voir van Eickels, *Vom inszenierten Konsens...*, *op. cit.*, p. 20, note 16 (avec renvois bibliographiques), et Goetz, *Europa...*, *op. cit.*, pp. 285 et suiv. ; Wolfgang Fritze, « Die fränkische Schwurfreundschaft der Merowingerzeit. Ihr Wesen und ihre politische Funktion », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Germanistische Abteilung* 71 (1954), pp. 74-125.

⁸ Marc Bloch, *La Société féodale*, Paris, Albin Michel, 1994 [1939], pp. 183-186.

celles de ses collègues allemands, Bloch choisissant de l'interpréter dans le cadre d'une sorte de « parenté artificielle⁹ ».

Malgré la formule du *Personenverbandsstaat*, les chercheurs allemands continuaient à mettre l'accent sur la notion d'État. Les débats confrontaient alors surtout deux écoles, dont l'une soulignait l'importance du droit et de l'histoire constitutionnelle (Mitteis, etc.), l'autre la nécessité d'aborder le Moyen Âge avec une grille interprétative plus apte à saisir les spécificités de cette période. Dans cette perspective, les travaux d'Otto Brunner marquèrent indéniablement un progrès heuristique, tout en soulevant de nouveaux problèmes¹⁰. Sa vision de la sphère politique était proche de celle de Carl Schmitt, dont les réflexions côtoyaient les idéologies totalitaires de l'époque. Pour Schmitt, la politique se caractérise avant tout par l'intensité de la volonté des acteurs d'imposer leurs visions, leurs valeurs et leurs exigences aux autres membres de la société¹¹. De ce point de vue, la politique naît d'une lutte quasi hégélienne d'où émergent les rôles du seigneur et du sujet soumis à sa domination.

Il faudra attendre l'après-guerre pour voir les premières recherches adopter une théorie assouplie visant à élucider les mécanismes d'interaction dans le système sociopolitique de l'époque médiévale. On retiendra surtout les travaux de Karl Schmid, qui publia toute une série d'études prosopographiques sur les mécanismes de création et de cohésion des groupes dans le monde nobiliaire du haut Moyen Âge. L'unité de base de ses réflexions reste la « famille large », la *Sippe* (le « clan »), dont Schmid s'emploie à reconstruire les principes en identifiant ses membres et les liens qui les unissent dans la perception et les pratiques du temps¹².

Jusque dans les années 1990, les approches en médiévistique développées des deux côtés du Rhin nous montrent une image différente : dans la tradition marxiste, bien plus forte dans la recherche française, le sujet de la clientèle apparaît dès les années 1970. Citons l'étude

⁹ *Ibid.*, p. 184 : « Comme si, en vérité, il n'y avait d'amitié véritable qu'entre personnes unies par le sang ! » (Bloch parle ici de la formule de « l'amitié charnelle ».)

¹⁰ On citera surtout Otto Brunner, *Land und Herrschaft. Grundfragen der territorialen Verfassungsgeschichte Österreichs im Mittelalter*, Darmstadt, WBG, 1965 [1939]. Pour la critique de l'approche de Brunner, fortement influencée par Carl Schmitt, voir Gadi Algazi, *Herrenwelt und Gewalt der Herren im späten Mittelalter. Herrschaft, Gegenseitigkeit und Sprachgebrauch* (Historische Studien, 17), Francfort s.l. Main, Campus Fachbuch, 1996 (cf. Valentin Groebner, « La forza, i concetti ed il classico. Otto Brunner letto da Gadi Algazi », *Rivista storica italiana* 61 [1999], pp. 121-134), et Hans-Henning Kortüm, « “Wissenschaft im Doppelpass” ? Carl Schmitt, Otto Brunner und die Konstruktion der Fehde », *Historische Zeitschrift* 282 (2006), pp. 585-617.

¹¹ Voir Ute Frevert, « Neue Politikgeschichte : Konzepte und Herausforderungen », in *Neue Politikgeschichte. Perspektiven einer historischen Politikforschung* (Historische Politikforschung, 1), Ute Frevert et Heinz-Gerhard Haupt (dir.), Francfort s.l. Main et New York, Campus Fachbuch, 2005, pp. 7-26, 14 ; le texte de référence reste Carl Schmitt, *Der Begriff des Politischen*, Berlin, Duncker & Humblot, 1991 [1932], p. 38.

¹² Voir surtout sa thèse d'habilitation, publiée à titre posthume : Karl Schmid, *Geblüt, Herrschaft, Geschlechterbewusstsein. Grundfragen zum Verständnis des Adels im Mittelalter* (Vorträge und Forschungen, 44), éditée et introduite par Dieter Mertens, Sigmaringen, Thorbecke, 1998, et les textes réunis dans *Gebetsgedenken und adeliges Selbstverständnis im Mittelalter. Ausgewählte Beiträge*, Sigmaringen, Thorbecke, 1983. Pour des réflexions méthodologiques, voir aussi Karl Schmid et Joachim Wollasch, *Societas et Fraternitas. Begründung einer kommentierten Quellenwerkes zur Erforschung der Personen und Personengruppen des Mittelalters*, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1975 (publication parallèle dans *Frühmittelalterliche Studien* 9 [1975]).

qu'Alain Derville consacra en 1974 aux « Pots-de-vin, cadeaux, racket, patronage »¹³. À la même époque, les médiévistes allemands sont encore loin de découvrir l'instrument heuristique des concepts de « patronage » et de « clientèle ». Leurs analyses présentent alors une sorte de structure bipolaire : depuis les années 1960, elles ne cessent de souligner que l'identité individuelle et l'auto-positionnement de l'« homme médiéval », pour ainsi dire, résultent de sa conscience d'appartenir à un groupe (familial, mais aussi professionnel) au sein duquel il occupe une position bien définie. Ces groupes sont envisagés surtout comme collectifs, gouvernés soit par une logique de parentèle, soit par des liens de pouvoir et de domination entre seigneurs et sujets. C'est grâce aux travaux de Gerd Althoff que l'on élargira ce système en incluant une troisième catégorie de liens qui affecte la socialisation, l'orientation de l'individu : l'amitié. Le titre de son essai de synthèse publié en 1990 est donc programmatique : « parents, amis et fidèles »¹⁴.

Inspiré de travaux d'ethnologues et de sociologues, dont le plus marquant fut Pierre Bourdieu, Althoff rétablit l'importance du lien amical, qu'il interprète désormais comme une formule désignant le lien entre client et patron. Cette conception fonctionnaliste de l'*amicitia* si souvent mentionnée dans les chroniques, mais aussi dans les diplômes et contrats du haut Moyen Âge, lui permet d'approcher la relation personnelle ainsi nommée comme institution sociale. En tant que telle, cette relation ne repose pas seulement sur un acte fondateur, la conclusion rituelle ou contractuelle, mais elle entraîne des droits et des devoirs spécifiques pour chacun des partenaires, ainsi que la reconnaissance d'une valeur juridique par le reste de la société. Cette société et les relations des individus qui la constituent sont donc structurées par trois catégories différentes, mais interdépendantes, sans que l'on puisse établir une hiérarchie bien définie : le lien familial entre parents, l'amitié et le lien du pouvoir entre un seigneur et ses sujets.

Cette *amicitia* médiévale ne peut cependant pas être identifiée avec ce que nous appelons aujourd'hui l'« amitié » – et c'est exactement sur ce point que commencent, à mon avis, les difficultés interprétatives. En admettant que l'amitié, ou plutôt l'*amicitia*, joue un rôle constitutif dans la formation de la société politique du haut Moyen Âge, Althoff propose un nouveau cadre interprétatif qui autorise une comparaison avec la dynamique fonctionnelle des interactions au sein d'une clientèle : le patron occupant une position de force ou du moins supérieure, distribuant des faveurs à ses clients, qui lui promettent, en échange, leur aide en cas

¹³ Alain Derville, « Pots-de-vin, cadeaux, racket, patronage. Essai sur les mécanismes de décision dans l'État bourguignon », *Revue du Nord* 56 (1974), pp. 341-364.

¹⁴ Althoff, *Verwandte...*, *op. cit.* ; traduit en anglais sous le titre *Family, Friends and Followers : Political and Social Bonds in Early Medieval Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

de confrontation avec des concurrents sociopolitiques¹⁵. Ce modèle est d'autant plus séduisant qu'il permet de rapprocher les mécanismes d'interactions du lien féodal, dont l'idéotype repose également sur une relation qui crée des devoirs mutuels¹⁶, tout en rendant obsolète la référence aux spécificités de la « fidélité germanique ». En outre, ce lien féodal se caractérise, comme celui de la clientèle, par une idéologie de la proximité, voire de l'égalité symbolique, qui explique la préférence des acteurs (ainsi que des auteurs qui les décrivent) pour le vocabulaire de l'amitié. Les stratégies subtiles qui permettaient d'actualiser parallèlement ou successivement ces deux aspects, hiérarchie et égalité, comprennent à la fois des moyens discursifs et verbaux (par exemple les formules inégales que les partenaires utilisent pour s'adresser l'un à l'autre)¹⁷ et des moyens gestuels (comme l'exécution successive de la *manumissio* et du baiser sur la bouche dans le rituel féodal)¹⁸.

Peut-on dès lors conclure à une rencontre réussie entre « histoire médiévale » et « sciences politiques » dans le cas de la clientèle ? La réponse n'est pas univoque, et il suffit de considérer les différences révélatrices entre les médiévistes allemands et français pour s'en convaincre. Les études de Gerd Althoff portent en effet sur le haut Moyen Âge, plus précisément sur la période du VIII^e au XII^e siècle. Ses propositions ayant été reprises dans d'autres contributions, notamment celles de Verena Epp et de Claudia Garnier¹⁹, nous disposons aujourd'hui de toute une série de travaux qui offrent une interprétation de la structure sociopolitique sous cet angle pour la période allant du V^e au XIII^e siècle. Si l'on poursuit l'axe

¹⁵ Voir les brèves définitions données par Klaus Ziemer dans « Klientelismus », in *Lexikon der Politikwissenschaft. Theorien-Methoden-Begriffe*, 2 vol., Dieter Nohlen et Rainer-Olaf Schultze (dir.), Munich, C.H. Beck, 2004, vol. 1, pp. 416-417, et « Patronage », *ibid.*, vol. 2, pp. 649-650.

¹⁶ L'étude classique reste celle de François-Louis Ganshof, *Qu'est-ce que la féodalité ?*, Paris, Tallandier, 1982 [Bruxelles 1957] ; voir aussi Karl-Heinz Spieß, *Das Lehnswesen in Deutschland im hohen und späten Mittelalter*, Idstein, Schulz-Kirchner Verlag, 2002 ; et, pour la critique du concept du « système féodal », l'ouvrage de Susan Reynolds, *Fiefs and Vassals. The Medieval Evidence Reinterpreted*, Oxford, Oxford University Press, 1994, et Alain Guerreau, *L'Avenir d'un passé incertain : quelle histoire du Moyen Âge au xx^e siècle ?*, Paris, Le Seuil, 2001, pp. 14-17.

¹⁷ Huguette Legros, « Le vocabulaire de l'amitié, son évolution sémantique au cours du XII^e siècle », *Cahiers de civilisation médiévale X^e-XII^e siècles* 23 (1980), pp. 131-139 ; voir aussi la remarque de Joseph Morsel in *La Noblesse contre le prince. L'espace social des Thüngen à la fin du Moyen Âge (Franconie, v. 1250-1525)* (Beihefte der *Francia* 49), Stuttgart, Thorbecke, 2000, p. 376.

¹⁸ Voir la contribution fondamentale de Jacques Le Goff, « Le rituel symbolique de la vassalité », *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident : dix-huit essais*, Paris, Gallimard, 1977 [1976], pp. 349-420 ; van Eickels, *Vom inszenierten Konsens...*, *op. cit.*, pp. 333-341, « Gleichrangigkeit in der Unterordnung. Lebensabhängigkeit und die Sprache der Freundschaft in den englisch-französischen Beziehungen des 12. Jahrhunderts », in *Der Weg in eine weitere Welt. Kommunikation und Außenpolitik im 12. Jahrhundert* (Neue Aspekte der europäischen Mittelalterforschung 2), Hannah Vollrath (dir.), Münster, LIT, 2008, pp. 13-34, et « "Homagium" and "Amicitia". Rituals of peace and their significance in the Anglo-French negotiations of the Twelfth Century », *Francia* 24/1 (1997), pp. 133-140 ; voir aussi, pour l'époque tardive, Klaus Oschema, *Freundschaft und Nähe im spätmittelalterlichen Burgund. Studien zum Spannungsfeld von Emotion und Institution* (Norm und Struktur, 26), Cologne, Weimar et Vienne, Böhlau, 2006, pp. 500-508.

¹⁹ Voir Verena Epp, *Amicitia. Zur Geschichte personaler, sozialer, politischer und geistlicher Beziehungen im frühen Mittelalter* (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 44), Stuttgart, Hiersemann, 1999, et Claudia Garnier, « *Amicus amicis – inimicus inimicis* ». *Politische Freundschaft und fürstliche Netzwerke im 13. Jahrhundert* (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 46), Stuttgart, Hiersemann, 2000.

chronologique, on découvre cependant qu'un des grands ouvrages sur le monde nobiliaire de la fin du Moyen Âge en Allemagne se fonde avant tout sur le paradigme explicatif de la parenté²⁰. Or, en France, il semble que la distribution chronologique des deux paradigmes concurrents se présente de manière renversée : le lien familial, dans une conception qui inclut la « parenté artificielle », domine l'analyse du haut Moyen Âge²¹, tandis que l'on constate une importance croissante de la clientèle à la fin de l'époque, marquant à la fois le déclin de la vassalité et la transition vers l'État moderne²². On n'est donc pas surpris de constater que les contributions d'un volume collectif sur les « power brokers » se focalisent sur le XV^e siècle²³.

Les non-rencontres et les lacunes des modèles

Même si l'on ignore ces courants contradictoires entre les différentes communautés scientifiques sur le continent européen et les îles britanniques, il semble que le concept de « clientèle » demeure problématique et, au moins en partie, insatisfaisant pour l'historien médiéviste²⁴. Je veux brièvement nommer quatre ensembles de problèmes qui pourront peut-être ouvrir des pistes utiles pour un futur débat.

Premier problème : un anachronisme au mauvais endroit ? Comme je l'ai déjà évoqué plus haut, l'intégration du concept de « clientèle » dans la boîte-à-outils des médiévistes fut avant tout le résultat d'un dialogue avec les historiens modernistes et, à un moindre degré, de la réception des méthodes issues directement des sciences sociales. Cette spécificité résulte au moins partiellement des phénomènes historiques eux-mêmes : comme l'a bien souligné Thierry

²⁰ Karl-Heinz Spieß, *Familie und Verwandtschaft in deutschen Hochadel des Spätmittelalters (13. bis Anfang des 16. Jahrhunderts)* (VSWG. Beihefte, 111), Stuttgart, Steiner, 1993. Voir aussi l'étude sur les réseaux nobiliaires allemands à l'époque de l'interrègne que prépare actuellement Robert Gramsch (Erfurt).

²¹ Voir Régine Le Jan, *Famille et pouvoir dans le monde franc (VII^e-X^e siècle). Essai d'anthropologie sociale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995. Cela n'exclut évidemment pas que l'on puisse travailler sur la « construction de la famille » dans le contexte du bas Moyen Âge : voir Anita Guerreau-Jalabert, Régine Le Jan et Joseph Morsel, « De l'histoire de la famille à l'anthropologie de la parenté », in *Les Tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*, Jean-Claude Schmitt et Otto Gerhard Oexle (dir.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, pp. 433-446, et Christiane Klapisch-Zuber, *La Maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, EHESS, 1995 [1990]. Or, il semble que la catégorie du « lien familial » joue un rôle moins paradigmique dans l'analyse des derniers siècles du Moyen Âge, lors de la « genèse de l'État moderne » : voir brièvement Jean-Philippe Genet, « La genèse de l'État moderne. Les enjeux d'un programme de recherche », *Actes de la recherche en science sociale* 118 (1997), pp. 3-18.

²² Voir Olivier Mattéoni, « Alliance », in *Dictionnaire du Moyen Âge*, op. cit., pp. 42-43 : « Les historiens anglais parlent de *bastard feudalism* pour qualifier cette nouvelle organisation sociopolitique qui n'est en fait qu'une adaptation des structures de relations de la féodalité à l'État moderne. »

²³ *Powerbrokers in the Late Middle Ages. The Burgundian Low Countries in a European Context* (Burgundica, 4), Robert Stein (dir.), Turnhout, Brepols Publishers, 2001.

²⁴ Notons que le sujet des « clientèles » ne figurait pas parmi les champs de recherche discutés dans le volume sur *Les Tendances actuelles* (voir note 21). Le volume contient, en revanche, un chapitre sur « Familles et parentés » (pp. 433-460 : présentation par Anita Guerreau-Jalabert, Régine Le Jan et Joseph Morsel, avec commentaire de Bernhard Jussen).

Dutour dans son article déjà cité, la « clientèle » ne constitue pas seulement un concept analytique, ses contours résultent également du phénomène historique que représentait la clientèle dans la Rome antique²⁵. Or, il semble plus facile et plus fertile d'interpréter avec cet outillage les structures et les pratiques de l'époque moderne que celles de l'époque médiévale – ne citons que l'exemple de la mise en place du népotisme institutionnalisé au sein de la curie romaine²⁶. Le rapprochement opéré par les médiévistes entre l'analyse de l'amitié/*amicitia* comme lien social d'un côté, et grille analytique de la clientèle de l'autre, repose largement sur l'hypothèse que l'amitié médiévale serait avant tout une convention discursive derrière laquelle se cacherait la triste réalité des relations de force, des hiérarchies sociales et politiques bien définies. Or, dès que l'on admet que les sociétés en question sont gouvernées par des facteurs émotionnels – l'amitié, l'amour, l'inimitié et la haine –, cette approche, qui relève de la critique idéologique, induit inévitablement l'image d'une société largement « hypocrite » et incapable de saisir ses propres réalités sociales – on se demande, alors, si une telle image peut être juste²⁷ ?

D'un autre côté, on doit reconnaître la fertilité du concept anachronique de « clientèle », qui a amené tout récemment les médiévistes comme les modernistes à s'interroger sur les fondements de ce que nous percevons comme la « politique » et l'« État ». Le lien entre un client et un patron, voire l'existence d'un système clientéliste conduit les acteurs qui occupent des positions publiques à accorder des services et des faveurs aux acteurs avec lesquels ils cultivent des relations personnelles. Se pose alors la question de savoir comment et avec quel

²⁵ Voir note 2. La position ambivalente est également soulignée par l'étude classique de Shmuel N. Eisenstadt et Luis Roniger, *Patrons, Clients and Friends. Interpersonal Relations and the Structure of Trust in Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, qui oscille entre analyse historique et modélisation systématique. Voir aussi Luis Roniger, « Modern patron-client relations and historical clientelism. Some clues from ancient Republican Rome », *Archives européennes de sociologie* 24 (1983), pp. 63-95 ; *Klientelsysteme im Europa der frühen Neuzeit* (Schriften des Historischen Kollegs. Kolloquien, 9), Antoni Maçzak (dir.), Munich, Oldenbourg, 1988, et récemment Antoni Maçzak, *Ungleiche Freundschaft. Klientelbeziehungen von der Antike bis zur Gegenwart* (Klio in Polen, 7), Osnabrück, Fibre, 2005.

²⁶ Voir Reinhard, « Nepotismus », in *Lexikon für Theologie und Kirche*, vol. 7, col. 738-739, *Freunde und Kreaturen...*, *op. cit.*, et *Power Elites and State Building* (dir.), Oxford, Oxford University Press, 1996. Et, pour un survol récent de la recherche en histoire moderne, Birgit Emich, Nicole Reinhardt, Hillard von Thiessen et Christian Wieland, « Stand und Perspektiven der Patronageforschung. Zugleich eine Antwort auf Heiko Drost », *Zeitschrift für Historische Forschung* 32 (2005), pp. 233-265.

²⁷ Voir surtout Oschema, *Freundschaft und Nähe...*, *op. cit.* Le rôle de l'émotion reste encore largement un sujet à découvrir dans l'analyse historique, mais aussi dans les sciences politiques et sociales : voir Philippe Braud, *L'Émotion en politique. Problèmes d'analyse*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996 ; Birgit Sauer, « Politik wird mit dem Kopfe gemacht ». Überlegungen zu einer geschlechtersensiblen Politologie der Gefühle », in *Masse – Macht – Emotionen. Zu einer politischen Soziologie der Emotionen*, Ansgar Klein et Frank Nullmeier (dir.), Opladen, Westerwaldverlag Ingrid Görlich, 1999, pp. 200-218, et Gérald Bronner, « La question de la rationalité : entre sociologie et économie », *Archives européennes de sociologie* 42 (2001), pp. 509-525. Pour le débat historique, voir les ouvrages présentés dans *Émotions médiévales*, Piroska Nagy (dir.), Paris, Minuit, 2007 (*Critique*, pp. 716-717) ; Ramsay MacMullen, *Feelings in History, Ancient and Modern*, Claremont (Calif.), Regina Books, 2003, et *Gefühl und Kalkül. Der Einfluss von Emotionen auf die Politik des 19. und 20. Jahrhunderts* (Historische Mitteilungen, 62), Birgit Aschmann (dir.), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2005, en particulier « Vom Nutzen und Nachteil der Emotionen in der Geschichte. Eine Einführung », pp. 9-32.

outillage conceptuel aborder ces phénomènes : ce qui se présente comme la « faveur royale »²⁸, donc une catégorie d’interaction sociale parfaitement légitime de la perspective « émique » de la culture en question, devient du point de vue moderne (et donc dans le cadre d’une description « éthique ») un phénomène frôlant l’illégitime²⁹. La faveur, qui garantit le bon fonctionnement de tout système clientéliste, doit-elle inévitablement être considérée comme un effet de la corruption ? Ou devons-nous plutôt ajuster nos modèles afin de reconnaître le caractère institutionnalisé des relations en jeu³⁰ ? La question n’est pas sans relation avec le monde contemporain : la lutte contre la corruption au sein des États candidats à l’intégration dans l’Union européenne ou nouvellement admis ne constitue-t-elle pas, dans une certaine mesure, un colonialisme de valeurs qui méconnaît les cultures locales ou régionales ?

Deuxième problème : la question des données. Que l’époque moderne se prête mieux à être abordée sous l’angle spécifique d’une analyse focalisée sur les « clientèles » ne tient pas aux seules circonstances historiques, mais aussi à la documentation dont dispose l’historien. Bien qu’il ne soit aucunement utile de déplorer le manque de sources, on ne peut s’empêcher de constater que la densité des informations nécessaires à une analyse fertile des mécanismes en jeu dans un système sociopolitique qui repose au moins en partie sur la création des réseaux de clientèles est souvent inatteignable dans un contexte médiéval. Certes, la production de sources écrites est assez importante dans certains cadres spatio-temporels bien précis – pensons à divers aspects du gouvernement central en France, à la Bourgogne du XV^e siècle ou à la Savoie des XIV^e et XV^e siècles.

Or, dès que l’on aborde les territoires allemands à la même époque, la situation est différente. Rares sont donc les travaux qui se proposent d’analyser des réseaux personnels sur une base prosopographique, et cela d’autant plus que, pour des raisons de représentativité, est exigée une focalisation point trop ciblée³¹. La question de la disponibilité des sources explique

²⁸ Voir Althoff, « Huld. Überlegungen zu einem Zentralbegriff der mittelalterlichen Herrschaftsordnung », *Frühmittelalterliche Studien* 25 (1991), pp. 259-282 (réédité dans *Spielregeln der Politik im Mittelalter. Kommunikation in Frieden und Fehde*, Darmstadt, Primus Verlag, 1997, pp. 199-228).

²⁹ Il semble que cet effet de l’attribution d’une valeur négative résulte particulièrement de la double orientation des sciences politiques, qui se veulent à la fois descriptives et normatives : la dernière dimension ne peut que condamner les liens clientélistes qui ne sont pas en accord avec les principes de base de la démocratie moderne.

³⁰ Voir pour l’époque moderne *Nützliche Netzwerke und korrupte Seilschaften*, Arne Karsten et Hillard von Thiessen (dir.), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006. Niels Grüne, Simona Slanička et Andreas Suter préparent actuellement un ouvrage sur la corruption politique dans la perspective historique, *Politische Korruption in historischer Perspektive* (sortie prévue en 2009). Pour le Moyen Âge, le sujet semble encore peu exploré ; voir cependant Valentin Groebner, *Gefährliche Geschenke. Ritual, Politik und die Sprache der Korruption in der Eidgenossenschaft im späten Mittelalter und am Beginn der Neuzeit*, Constance, UVK, 2000.

³¹ Voir pour ne citer qu’un exemple récent, mais aussi extraordinaire dans sa visée comparatiste : Christian Hesse, *Amtsträger der Fürsten im spätmittelalterlichen Reich. Die Funktionseliten der lokalen Verwaltung in Bayern-Landshut, Hessen, Sachsen und Württemberg 1350-1515* (Schriftenreihe der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 70), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2005.

ainsi également que les études prosopographiques aient tendance à se concentrer sur les cours des princes, les milieux universitaires et les réseaux de clercs³². Dans ces contextes bien circonscrits, les analyses fondées sur la théorie des « clientèles » ont en effet permis des progrès considérables depuis les années 1980 – des progrès qui ont aussi été rendus possibles par l'utilisation des ordinateurs dans la recherche historique, il faut bien l'avouer !

Troisième problème : description ou explication. Mais ces progrès ont également leurs limites. Une analyse consciente de l'influence des relations personnelles sur les actions des individus et qui s'efforce de décrire les différents types de relations et de sociabilité ouvre certes les yeux à des effets et à des phénomènes qui étaient jusqu'à présent restés inaperçus. Cependant, l'identification de ces liens et de leur existence n'explique rien en soi. Dans son étude pionnière, Wolfgang Reinhard a ainsi proposé quatre types de relations qu'il considérait particulièrement fertiles pour son analyse : la « parenté », le « compatriotisme », l'« amitié » et le « patronage/clientèle »³³. Non seulement il a établi une distinction entre deux catégories que les médiévistes ont tendance à identifier et à confondre (à savoir l'amitié et le patronage), mais il ne permet, par cette approche, ni une hiérarchisation efficace entre les différents liens, ni la compréhension des mécanismes qui les gouvernent. On connaît bien des exemples de haine familiale qui ont fait se retourner des pères et des fils les uns contre les autres, à l'instar de Henry II d'Angleterre et de ses enfants. Les compatriotes aussi peuvent se détester, et donc refuser de coopérer, même à l'étranger – bref, quelle que soit la valeur de cette structure, elle ne permet pas encore d'intégrer dans l'analyse les dispositions individuelles, que celles-ci relèvent de l'émotion ou de l'habitus.

Il semble d'ailleurs que les historiens ne soient pas toujours conscients des pièges qu'implique l'utilisation des modèles pour la présentation de leurs objets d'analyse. Il suffit d'évoquer leur tendance à accorder un caractère ontologique à des catégories telles que le

³² Voir pour la cour de Bourgogne Werner Paravicini, *Guy de Brimeu. Der burgundische Staat und seine adelige Führungsschicht unter Karl dem Kühnen* (Pariser Historische Studien, 12), Bonn, Rohrscheid, 1975, et les études réunies dans *Menschen am Hof der Herzöge von Burgund. Gesammelte Aufsätze*, Klaus Krüger, Holger Kruse et Andreas Ranft (dir.), Stuttgart, Thorbecke, 2002 ; pour l'Université, Rainer C. Schwinges, *Deutsche Universitätsbesucher im 14. und 15. Jahrhundert. Studien zur Sozialgeschichte des alten Reiches*, Stuttgart, Thorbecke, 1986, et les études réunies dans *Studenten und Gelehrte. Studien zur Sozial- und Kulturgeschichte deutscher Universitäten im Mittelalter* (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, 32), Leiden, Brill, 2008 ; pour l'Église, Ludwig Schmugge, *Kirche, Kinder, Karrieren. Päpstliche Dispense von der unehelichen Geburt im Spätmittelalter*, Zurich, Artemis & Winkler, 1995, et Brigitte Hotz, *Päpstliche Stellenvergabe am Konstanzer Domkapitel. Die avignonesische Periode (1316-1378) und die Domherren gemeinschaft beim Übergang zum Schisma (1378)* (Vorträge und Forschungen. Sonderband, 49), Stuttgart, Thorbecke, 2005. Ces titres ne constituent qu'un choix extrêmement restreint des études que l'on pourrait citer dans ce contexte, comme par exemple Thierry Kouamé, *Le Collège de Dormans-Beauvais à la fin du Moyen Âge. Stratégies politiques et parcours individuels à l'Université de Paris (1370-1458)* (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, 22), Leiden, Brill, 2005, etc.

³³ Reinhard, *Freunde und Kreaturen...*, op. cit., p. 35.

« réseau », qui semble tellement en vogue ces dernières années. Si, par exemple, on parle de « réseau » pour décrire les interactions et la coopération des marchands hanséatiques, la question se pose de savoir si l'on a affaire à un « réseau » réel d'acteurs conscients de leur collectif et de l'organisation spécifique de celui-ci ? La catégorie « réseau » ne constitue-t-elle pas plutôt un outil pratique et opérationnel qui permet de bien décrire une nébuleuse d'interactions sans que celle-ci puisse être réifiée³⁴ ?

Quatrième problème : l'homme irrationnel et les lacunes du système. Le renvoi à la disposition individuelle m'amène à un dernier point, qui posera probablement toujours problème, mais qui semble pourtant essentiel. La description des interactions sociopolitiques selon le modèle des « clientèles » repose avant tout sur une approche fonctionnaliste qui implique en même temps l'idée d'un « choix rationnel » des acteurs en question. L'application de ce modèle nous conduit donc inévitablement à penser une société gouvernée par des raisonnements pratiques et logiques – la logique de la clientèle étant gouvernée par un échange de services dont profitent à la fois le patron et le client. Or, l'histoire n'est pas aussi simple³⁵ : on a souvent noté que le lien clientéliste était accompagné d'attitudes personnelles – on pourrait, faute de mieux, parler d'émotions – qui font perdurer l'existence de la relation au-delà des moments de crise³⁶. Pour des raisons pratiques, je ne citerai qu'un seul exemple³⁷ : Guy de Brimeu, ami de jeunesse de Charles le Téméraire, ne resta pas seulement fidèle à son maître tout au long de la vie et même après la mort de celui-ci. Loin de délaisser la fidélité bourguignonne à la mort du Téméraire, il s'efforça d'organiser le pouvoir dynastique pour la princesse héritière, ce qui lui coûta

³⁴ Voir les contributions dans *Netzwerke im europäischen Handel des Mittelalters* (Vorträge und Forschungen), Gerhard Fouquet (dir.) (sous presse), en particulier l'analyse des réseaux hanséatiques de Carsten Jahnke, « *Handelsnetze im Ostseeraum* ».

³⁵ Ce constat n'a rien d'original : voir les problèmes rencontrés par Julian Pitt-Rivers pour saisir le rôle de l'amitié (en comparaison avec le « *compadrazgo* » d'un côté et le « patronage » de l'autre) dans son analyse des « peuples de la Sierra », *The People of the Sierra*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1955. Admettons que ces difficultés soient aussi liées au fait que la sociologie d'après 1945 devait redécouvrir le sujet de l'amitié – un développement qui ne fut amorcé en Allemagne qu'à partir de 1964 avec l'article de Friedrich Tenbruck, « Ein Beitrag zu einer Soziologie der persönlichen Beziehungen », *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie* 16 (1964), pp. 431-456. Il existe aujourd'hui une riche bibliographie sur le sujet : voir les renvois bibliographiques dans Oschema, *Freundschaft und Nähe...*, *op. cit.*, pp. 73-82, et « Einführung », *Freundschaft oder "amitié" ? Ein politisch-soziales Konzept der Vormoderne im zwischensprachlichen Vergleich (15.-17. Jahrhundert)* (Zeitschrift für Historische Forschung. Beiheft, 40), Klaus Oschema (dir.), Berlin, Duncker & Humblot, 2007, pp. 7-21, 7-15.

³⁶ Voir Peter Brunt, « Amicitia in the Late Roman Republic » [1964], *The Fall of the Roman Republic and Related Essays*, Oxford, Clarendon Press, 1988, pp. 351-381 ; Eisenstadt et Roniger, *Patrons...*, *op. cit.*, p. 61, et Egon Flaiß, « Politisierte Lebensführung und ästhetische Kultur. Eine semiotische Untersuchung am römischen Adel », *Historische Anthropologie* 1 (1993), pp. 193-217, qui souligne la charge affective surtout du côté des partenaires placés en position d'infériorité.

³⁷ Pour ce qui suit, voir Paravicini, *Guy de Brimeu...*, *op. cit.* ; Marc Boone, « La justice en spectacle. La justice urbaine en Flandre et la crise du pouvoir "bourguignon" (1477-1488) », *Revue historique* 305 (2003), pp. 43-65, et Laurent Smaghe, « 3 Avril 1477 : l'exécution du chancelier Hugonet et du sire de Humbercourt. Mécanismes compassionnels et rhétorique de l'émotion dans le plaidoyer de Marie de Bourgogne », *Emotions in the Heart of the City (14th-16th century) / Les émotions au cœur de la ville (XIV^e-XVI^e siècle)* (Studies in European Urban History, 5), Élodie Lecuppre-Desjardin et Anne-Laure van Bruaene (dir.), Turnhout, Brepols Publishers, 2005, pp. 177-196.

finalement la vie : en 1477, il fut exécuté publiquement à Gand. Il aurait pu choisir de s'enfuir, peut-être même de coopérer avec le roi Louis XI, à l'instar de beaucoup d'autres nobles bourguignons, mais il choisit de rester fidèle à une relation personnelle dont il ne pouvait plus attendre que des désavantages. A-t-il mal calculé – ou pouvons-nous saisir, à travers son exemple, l'existence de liens individuels qui demeurent insaisissables pour une analyse selon les paramètres d'une grille structurelle ? C'est sûrement une question à laquelle nous ne nous pourrons jamais vraiment répondre, mais qui vaut d'être posée afin de nous rappeler les imperfections de nos modèles.